

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [225] - 256 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES
Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VIIe ANNÉE 8e LIVRAISON

AVRIL 1893



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — AVRIL 1893 — 8^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

A PROPOS D'HISTOIRE.—DEUX TÉRÉSIENS, SOUVENIRS DE COLLÈGE.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—PLACES DE SEMAINE.

A PROPOS D'HISTOIRE

LEÇON A MES ÉLÈVES

Il est dans l'homme une faculté supérieure sans cesse travaillée du désir de connaître. L'inconnu et le merveilleux ont le don de la fasciner et de l'exciter à pénétrer le mystère des phénomènes qui la frappent. Les philosophes, cherchant la raison ultime des choses, ont donné pour origine à la science ce besoin inné d'apprendre, uni au sentiment d'admiration dans lequel nous plonge le spectacle de la nature. Parmi les études qui peuvent le plus et le mieux satisfaire cette passion du savoir, je range l'histoire. L'histoire, c'est-à-dire le récit des relations de l'humanité avec la divinité, de l'homme avec ses semblables, pique, réveille la curiosité. Par l'histoire l'homme remonte le cours des âges, découvre ses ancêtres et assiste à son origine : marchant à la suite

des événements, se rendant compte des causes et des effets, il acquiert l'expérience. S'il prend soin de tout approfondir, il démêle les mobiles cachés des actions dans les héros de l'histoire et, en connaissant les autres, il apprend à se connaître lui-même, à se diriger pour éviter les fautes, à combiner ses actes pour réussir. Il peut ainsi arriver à la possession de la sagesse d'un vieillard qui compterait son âge par des siècles. Ce vieux sage a vu les nations se former, grandir, prospérer, tomber en décadence, puis disparaître ou bien se relever et briller encore un instant avant de s'éteindre. Aussi bien que Montesquieu, avec Bossuet il a pu saisir les motifs qui font agir l'humanité, les secrets de la grandeur des peuples dans la pratique des vertus morales et religieuses, ou de leur chute dans l'oubli de ces mêmes vertus et dans le relâchement des mœurs, conséquence inévitable de l'affaiblissement du lien religieux. Ce jeune vieillard, ce sage imberbe se prépare à instruire ses semblables, à les guider. Lorsqu'il sera appelé à s'asseoir au conseil de la nation, sa parole aura le poids que donnent la sagesse et l'expérience.

J'ajoute que l'étude de l'histoire réunit presque tous les charmes d'un voyage : on parcourt les différentes contrées du globe, on visite les peuples divers qui ont composé le genre humain. Si l'on admire les climats variés, l'aspect physique du sol, ses richesses, on contemple avec plus d'intérêt encore, les empires, leurs cités, leurs monuments, leurs habitants ; on étudie les mœurs, les arts, les sciences dans les chefs-d'œuvre qu'ils ont produits ; on interroge les ruines et leur voix éloquente sert à notre instruction. Nous traversons les mers après les hardis navigateurs qui, les premiers ayant revêtu leur poitrine d'une triple cuirasse, ont dompté les flots de la mer ténébreuse ; nous remontons les rivières, nous nous enfonçons dans les forêts, nous parcourons les déserts. Aux lieux célèbres par des batailles, nous assistons en esprit à ces grandes luttes des peuples se disputant l'empire et la domination, se déchirant pour satisfaire leur vanité, mais aussi quelquefois versant leur sang pour la

gloire de Dieu, la défense de leur pays, ou pour venger l'oppression du faible. C'est ainsi que le passé pose devant nous. Si la prophétie raconte l'avenir, l'histoire raconte le passé, et le chrétien apprend comment les siècles qui ont précédé le Messie ont préparé sa venue et comment les faits qui sont postérieurs à la dispersion des Apôtres ont servi à l'extension du règne de l'Eglise. En un mot il comprend que l'histoire est le récit des efforts de Dieu pour mener tous les hommes au partage de sa éternelle béatitude.

* *
* *

C'est par-dessus tout l'histoire de son pays qui est intéressante pour l'homme. C'est que naturellement nous aimons à connaître notre ascendance ; le passé a pour tous quelque chose de mystérieux et de prophétique en même temps. Puis le présent est toujours si prosaïque, si rempli de misères, de bassesses, l'avenir a pour nous des horizons si bornés, que, fatigués du présent, n'osant escompter l'avenir, nous nous réfugions dans l'antiquité pour y chercher des motifs de consolation, des espoirs qui nous échappent, des exemples qui nous fortifient, des actes grands, qui, pour avoir été accomplis par nos pères, nous appartiennent et dont nous nous tressons des couronnes. Si le passé d'un peuple est glorieux, il doit devenir comme le pain quotidien des jeunes générations pour élever les âmes, affermir les volontés, tremper les caractères, leur communiquer l'enthousiasme, principe et instrument de toutes les actions nobles et belles.

Si jamais homme peut être fier de son histoire, c'est bien le jeune Canadien. Qu'il ouvre les annales de son pays, et les trois siècles qui se déroulent dans ces pages ressemblent à une épopée remarquable par de rudes combats livrés sur les champs de bataille et ensuite dans les assemblées tumultueuses des parlements ; les héros sont grands de caractère, mâles dans leur fortitude et leur fermeté constante, plus attachants que ceux d'Homère et de Virgile ; les épisodes dramatiques abondent, les récits

vrais revêtent une apparence de surnaturel qui nous éblouit.

Je me demande pourquoi, en général, les élèves apprennent peu l'histoire, même celle du Canada. Elle est enseignée autant que n'importe quelle autre science, mais elle est moins étudiée. D'abord c'est un travail de la classe et de l'étude. Dès lors, pour un certain nombre dont la nonchalance, la paresse naturelle doit être sans cesse combattue, c'est un fardeau, un joug auquel on voudrait se soustraire : si c'était possible, on le mettrait vite de côté : sinon, on fait un léger effort, on apprend superficiellement, juste pour ne pas encourir de trop sévères reproches. Soyez certains que ce bagage de science s'évanouira avec le jour qui l'a vu recueillir. D'autres trouvent cette matière facile, s'empressent de la confier à la mémoire : n'y étant point gravée par la réflexion, elle s'efface peu à peu et finit par disparaître. Ensuite, ces élèves étonnent par une sorte d'ignorance de ces choses qu'il ne leur est point permis d'ignorer, surtout lorsqu'ils sont arrivés à la fin de leurs humanités, qu'ils se préparent à pénétrer dans les champs de la philosophie. Je suppose un rhétoricien qui est censé avoir appris son histoire du Canada, entrant en discussion avec des confrères ou d'autres amis et obligé de confesser son ignorance, par exemple des différentes formes de gouvernement par lesquelles est passée la Nouvelle-France, tant sous la domination française que sous la domination anglaise ; ou bien vous parlant de l'acte de 1791 qui a donné aux deux Canadas divisés le gouvernement constitutionnel et ne sachant vous exposer le fonctionnement de ce gouvernement au moins dans ses grandes lignes (lorsque, aujourd'hui encore, nous sommes administrés par ce même système de gouvernement) : ne serait-ce pas pour ce jeune homme une honte et une humiliation ? Direz-vous, pour excuse, que vous n'êtes pas député ? J'ai entendu cette réponse. Non certes, mais je suis persuadé que déjà vous nourrissez cette ambition : eh bien, préparez-vous à faire un député pour le moins médiocre. Vous avez peut-être une idée vague des grandes entreprises militaires, un

souvenir confus des fondateurs, des premiers découvreurs, quelques noms sont restés dans votre tête, mais rien de précis, d'arrêté ; vous n'oserez parler de peur de commettre des anachronismes, des hérésies historiques. Donc, il faut revoir votre histoire.

La connaissance de l'histoire en général et celle de sa patrie en particulier sont bien utiles, presque nécessaires à l'écolier qui veut se former à l'art d'écrire. Il n'aura de style qu'en autant qu'il aura des idées ; l'histoire est une mine féconde où il cueillera ces idées. Si l'on veut donner la vie, le mouvement à ses pensées, il faut qu'elles soient unies à un sentiment profond ; or c'est dans l'histoire de son pays qu'on apprend à aimer ce qu'il y a de plus grand, Dieu, la patrie, l'autel, la famille, le foyer, et ces nobles sentiments passent dans vos compositions, les animent, les rendent vivantes, chaudes. Plus tard vous serez appelés à défendre ces grandes choses, ou bien, voulant exercer une influence légitime, vous vous jetterez dans les luttes politiques ; pour obtenir cette influence, pour défendre tout ce que vous aimez, pour répondre à vos adversaires, sans cesse il vous faudra invoquer l'histoire, il faudra vous appuyer sur le passé ; il est donc nécessaire de vous familiariser avec les annales de votre pays, d'étudier l'histoire sérieusement. Il ne faut point se contenter d'un regard rapide, distrait, à la surface, mais il faut mettre les faits dans votre mémoire et la philosophie des faits dans votre entendement, les y enfoncer avec le marteau de la réflexion, y revenir toutes les fois qu'une circonstance, un événement, un incident vous en fournissent l'occasion, c'est-à-dire ne jamais négliger ce que les philosophes appellent l'association des idées, pour apprendre, sinon pour rafraîchir vos connaissances.

C'est à ce point de vue que je me place pour apprécier et louer l'action patriotique de la société des antiquaires, secondée par la générosité de riches citoyens de Montréal. Dans différents endroits de la cité métropole qui ont été le théâtre d'événements et de dévouements qui forment le fond de notre histoire, ont été placées des tablettes commémoratives. En visitant Montréal, ses

places publiques, ses édifices, en parcourant ses rues, le jeune homme, s'il est curieux, désireux de s'instruire, en examinant ces marbres, en lisant les inscriptions, pourra voir défiler devant lui les héros de notre histoire ; il fera revivre leur mémoire, se rappellera leurs œuvres, les services rendus au pays. Avec ces jalons, en un instant il parcourra les trois siècles écoulés, ravivera ses souvenirs, relira ces pages sublimes d'enseignements.

*
* * *

Descendez à Hochelaga, visitez les moulins Hudon où sont fabriquées les cotonnades, grâce à M. l'échevin D. Rolland, vous verrez un marbre que vous avertira qu'ici Jacques-Cartier débarquait le 2 octobre 1535. C'était au deuxième voyage du navigateur malouin. Vous vous représentez aussitôt la *Grande-Hermine*, la *Petite-Hermine* et l'*Emérillon* paraissant devant Québec aujourd'hui, alors la bourgade Stadaconé. Cartier remonte le fleuve, visite sur son passage Ochelacy, s'arrête au pied du rapide Sainte-Marie. Les sauvages habitant Hochelaga sont venus à sa rencontre, le conduisent à leur bourgade dont les huttes se dressent dans un désert cultivé au pied de la montagne. Quelle réception amicale ! Cartier gravit la montagne : le spectacle grandiose qui s'offre à ses regards le jette dans l'admiration et il baptise ce mont du nom de *royal*. Peut-être entrevoit-il déjà comme dans un rêve l'avenir, et la grande cité surgit-elle devant lui avec ses maisons princières, son activité, son commerce, le bruit de ses manufactures, avec les sifflets des locomotives et des bateaux à vapeur qui apportent les marchandises des lointaines régions : lui qui cherchait, comme tant d'autres, par l'occident un chemin au Cathay a-t-il soupçonné que trois cents ans plus tard nous verrions se réaliser ses ambitieuses espérances ?

Remontez maintenant le long du fleuve, en suivant ces quais en granit qui font la gloire de Montréal ; vous voilà en face de l'élégant édifice de la douane. Deux tablettes en marbre blanc placées de chaque côté de l'entrée

attirent vos regards. La première vous apprend que cet endroit a été choisi par Champlain et nommé "Place Royale" en 1611. Aussitôt votre mémoire se met en travail, vous rappelle ce qu'a été le fondateur de Québec, le père de la Nouvelle-France, ses travaux pour asseoir la colonie naissante, les luttes contre les Iroquois pour soutenir ses alliés les Algonquins et les Hurons ; ses nombreux voyages en France pour plaider la cause du Canada, le siège de Québec, et la prise de cette ville par les frères Kertk en 1629. La Nouvelle-France passant une première fois au pouvoir de l'Angleterre est rendue trois ans plus tard à la mère patrie. Champlain reparait en 1632 sur nos rivages avec le titre de gouverneur-général. Vous admirez les qualités de l'esprit, du cœur et de la volonté de cet homme de génie, qui comprit que la force et la grandeur de la France étaient attachées au développement des colonies. Ce nouvel Abraham, à la voix de Dieu, avait tout abandonné pour venir fonder sur les bords du Saint-Laurent une nouvelle terre promise où son esprit de foi faisait fleurir le catholicisme et répandait le règne du Christ au milieu des tribus indigènes. Sa foi, sa charité, son zèle en font un saint devant Dieu et même devant les hommes, qui ne se consoleront point de sa mort, arrivée en 1635, le jour de la naissance du Christ.

La deuxième tablette nous rappelle que les fondateurs de Ville-Marie, commandés par Paul Chomedey, sieur de Maisonneuve, ont débarqué près de ce site, le dix-huitième jour de mai 1642. Leur premier acte a été un service religieux. Dans quelques jours il y aura donc deux cinquante ans que Montréal, mieux nommé Ville-Marie, voyait arriver ses premiers habitants stables. Si Québec a eu l'honneur d'avoir pour fondateur un grand chrétien, Montréal n'a rien à lui envier sous ce rapport. C'est une gloire pour nos deux grandes villes de devoir leur origine à des hommes qui ont voulu donner à leurs entreprises et à leurs travaux une fin qui n'est pas de la terre. Bientôt la statue de Maisonneuve s'élèvera sur une de nos places publiques et attestera la reconnaissance des citoyens envers le fondateur de leur cité.

Les faits d'armes n'ont pas été laissés dans l'oubli. En face de l'église Notre-Dame, on lit cette inscription : "Près de ce carré, nommé plus tard Place-d'Armes, les fondateurs de Ville-Marie ont rencontré les Iroquois qu'ils ont défaits, Chomedey de Maisonneuve tuant leur chef de sa propre main, 30 mars 1644."

Les Iroquois avaient découvert, l'année précédente, le fort Ville-Marie. Aussitôt le désir d'enlever des chevelures pousse leurs bandes vers l'île de Montréal; ils se cachent dans les bois pour surprendre ceux qui auraient la témérité de s'éloigner des défenses. M. de Maisonneuve, par prudence, avait défendu les sorties isolées. Mais ses compagnons impatientes murmuraient et blâmaient leur chef, qu'ils taxaient de timidité. Pour leur prouver qu'il n'était pas homme à trembler devant l'ennemi M. de Maisonneuve consentit à mener à l'ennemi des hommes au cœur bouillant. C'est ainsi qu'ayant découvert la présence des Iroquois au moyen des chiens dressés à ce jeu, M. de Maisonneuve sortit du fort avec trente hommes qui se virent bientôt enveloppés par deux cents sauvages. Les Français eurent quelques-uns des leurs blessés et tués, et comme les munitions manquèrent bientôt, il fallut retraiter. M. de Maisonneuve protégeant l'arrière de sa petite troupe, armé de deux pistolets, restait seul en arrière, se retirant lentement, se retournant de temps en temps pour retenir l'ennemi à distance. Les sauvages conçoivent le projet de le prendre vivant, et le chef chargé de cette mission serrait de près le commandant français, lorsque celui-ci, se retournant subitement, d'un coup de pistolet étendit l'Iroquois mort à ses pieds. C'est ainsi que le gouverneur de Montréal prouva à ses gens combien sa conduite avait été prudente et en même temps que, s'il était sage, il était plus courageux encore.

Sur la maison formant l'encoignure de la rue Saint-Jacques et de la ruelle Dollard, l'étranger lira que : "Dollard des Orneaux et seize compagnons, quatre Algonquins et un Huron ont sacrifié leur vie au fort du Long-Sault de l'Ottawa, mai 1660, et ont sauvé la colonie."

Quel est le jeune Canadien qui ne sent son cœur battre avec violence à la pensée de ce beau dévouement ? Dans son orgueil national n'est-il point prêt à soutenir que nous n'avons rien à envier à Sparte, que la Nouvelle-France a eu ses Thermopyles, ses braves, son Léonidas ? Il voit le triste état de la colonie, penchant sur le bord de la ruine ; l'angoisse et la terreur oppressant toutes les poitrines. Mais l'espérance dilate les cœurs lorsqu'on apprend que treize jeunes braves ont réclamé l'honneur de se sacrifier pour sauver leurs amis. Comme les croisés, ils font leur testament, reçoivent à la table sainte le Dieu des forts, et les voilà qui s'en vont à la rencontre du terrible ennemi, décidés à l'arrêter dans sa marche. Lorsqu'ils l'aperçoivent, ils n'ont que le temps de se jeter dans un vieux fort au pied du Long-Sault. Mais quel est ce Long-Sault ? Quelques-uns ont prétendu que c'était celui du Saint-Laurent, près de Cornwall, mais les historiens ont prouvé qu'il fallait, comme l'indique l'inscription, s'en tenir à celui de l'Ottawa. Longtemps on a cru que ce Long-Sault était la Chaudière en face de la capitale ; mais M. B. Sulte, documents en main, a démontré que cette place célèbre par le siège qu'a soutenu Dollard est bien Carillon, et je regarde sa démonstration comme victorieuse.

Quoi qu'il en soit, cette tablette rappelle ce siège célèbre d'un petit fort au milieu d'un bois, attaqué par sept cents Iroquois, la résistance héroïque de ces quelques braves pendant dix jours, en dépit de la soif, de la faim, la trahison des Hurons, mais en revanche la bravoure et la fidélité de leur chef Anohota ; tous combattent jusqu'à ce que le dernier expire. Cette résistance a coûté cher aux vainqueurs ; ils restent stupéfaits en présence de ces cadavres qui leur montrent combien peu nombreux étaient les guerriers qui les ont tenus en échec ; de l'étonnement ils passent à la terreur, et ils s'empressent de regagner leur territoire. La Nouvelle-France était sauvée, un hymne d'allégresse et de reconnaissance se faisait entendre de Montréal à Québec, jusqu'à Tadoussac.

Sur la maison appartenant à la succession Wilson, à la

rencontre des rues Notre-Dame et McGill, un autre marbre redira deux grands événements ; l'un triste, profondément douloureux au Canadien-Français, l'autre glorieux. Nous lisons :

“ Porte des Récollets. Par cette porte Amherst prit possession de la ville, le 8 septembre 1760. “ Aussitôt vous pensez à la guerre de sept ans avec ses campagnes glorieuses pour le Canada, mais cependant toujours accompagnées de tristesse, puisque, abandonnés de la mère patrie, livrés à eux-mêmes, accablés par les maux de la guerre, de la famine, les exactions d'un Bigot spéculant sur la misère du peuple, nos pères devaient succomber dans ce long combat qui durait depuis soixante quinze ans. Sous vos yeux passent les batailles de la Monongahéla, la prise du fort Chouagen, Carillon, les deux combats des Plaines d'Abraham, les deux sièges de Québec. Le tout prend fin à la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760. La France a perdu sa belle colonie, le drapeau aux fleurs de lis repasse les mers, et commencent pour le peuple canadien délaissé de ses chefs, de ceux qu'il avait coutume de suivre sur le champ de bataille, d'écouter la voix dans la conduite de la vie ; alors, dis-je, commencent ces jours sombres où l'espérance même ne laisse percer aucun rayon pour déridier leur front.

Au même endroit, à la même porte, l'inscription rappelle qu'en septembre encore, mais le 12, le général Hull, de l'armée des Etats-Unis, 25 officiers et 350 hommes sont entrés prisonniers de guerre. ” C'est la campagne de 1812 qui revit pour nous, cette guerre où les Canadiens-Français prouvèrent à l'Angleterre que malgré les persécutions, les mauvais traitements, le mépris des traités, eux savaient être loyaux et fidèles à la foi jurée, et que s'ils avaient été braves sous le drapeau de la France, l'Angleterre se rappelant dans l'avenir Châteauguay et Salaberry, devra comprendre enfin qu'elle peut compter sur la fidélité de ses nouveaux sujets catholiques.

Les œuvres de la religion et de la charité ne pouvaient

être passées sous silence dans ce que je pourrais appeler la distribution des récompenses au mérite. Des marbres rappellent la fondation de l'Hôtel-Dieu par Mlle Mance en 1644 ; Marguerite Bourgeois commençant à donner l'instruction aux enfants des blancs et aux pauvres petits sauvages dans une très humble étable, jetant les bases fragiles d'un institution qu'elle voit grandir, et devenir avec les années une œuvre immense qui couvre le pays et déborde sur les États voisins jusqu'aux rives de l'océan Pacifique.

Bonsecours existe toujours et entraîne les cœurs à la prière, mais bien peu connaissaient les vicissitudes par lesquelles a passé cette chapelle si chère à tous les Canadiens. Une inscription redira que Notre-Dame de Bonsecours, commencée en 1657, incendiée en 1754, a été reconstruite en 1773.

D'autres pierres vous indiqueront qu'au coin des rues Notre-Dame et Saint-Sulpice M. de Laprairie ouvrit la première école privée en 1683 ; que là aussi vivait en 1686 le fameux découvreur des bouches du Mississipi, René Robert Cavelier, sieur de la Salle. Je m'aperçois que j'oublie le temps et que ma leçon est assez longue pour une fois.

* * *

Chez les peuples de la Grèce ancienne, le courage militaire était presque l'unique vertu appréciée et à laquelle étaient élevés des monuments. Ces tombeaux ou tertres, bien modestes, consacrés à la mémoire commune des braves tombés à la défense des frontières, avaient la puissance de faire germer, grandir dans le cœur des jeunes hommes l'amour des armes et le dévouement à la patrie. Il est raconté que les mères passant près de ces trophées funèbres forçaient les enfants à détourner la vue parce qu'elles craignaient que ce spectacle n'enlevât trop tôt à leurs embrassements ces fils qu'elles élevaient cependant pour en faire des défenseurs du foyer et des autels.

J'ose espérer que ces tablettes commémoratives parleront aux générations présentes ou futures, leur inspireront la pensée et la noble ambition de marcher sur les traces de leurs ancêtres, qui leur ont légué leurs vertus comme un héritage, leur nom comme un phare, et leur vie comme un modèle.

S. ROULEAU, P^{TR}E.

DEUX TÉRÉSIENS

"SOUVENIRS DE COLLÈGE

De l'histoire ancienne, je passe sans transition aucune à l'histoire contemporaine. — Les familles mettent leur bonheur à suivre les membres sortis de leur sein dans leur marche à travers la vie, et à applaudir à leurs succès. Les collèges forment une famille plus large, plus étendue, mais l'esprit est le même. Ceux qui sont demeurés au seuil de l'*Alma Mater* suivent d'un œil attentif les pas de leurs frères qui livrent les combats de la vie, s'intéressant à eux, se réjouissant de les voir parvenir, arriver. C'est que la gloire de l'un des membres rejaillit sur tout le corps et que l'*Alma Mater* se pare des lauriers de ses élèves comme une mère est glorieuse de la gloire de ses enfants.

Le passé est là pour affirmer qu'en agissant de la sorte nous imitons nos aînés. Ainsi, Ste-Thérèse a donné de grandes fêtes lorsque dans la personne de l'hon. T. Robitaille elle ouvrait ses portes au premier Térésien élevé à la haute position de gouverneur de la province de Québec, comme elle saluait, quelques années plus tard, le premier évêque sorti du séminaire de Ste-Thérèse, Mgr N. Z. Lorrain. Eh bien ! il n'y a pas longtemps il y avait encore réjouissance dans la famille lorsqu'elle a vu deux de ses enfants portés aux échelons les plus élevés de la société avec MM. J. A. Ouimet et G. A. Nantel, appelés dans les conseils de la reine, devenus tous deux minis-

tres des travaux publics, le premier à Ottawa, le second à Québec. Je crois qu'il me sera permis de parler un peu de ces deux hommes, que je puis appeler mes amis et mes confrères, l'un n'étant mon aîné que d'un an, l'autre, un cadet me suivant de près. Je veux rappeler simplement leur vie de collégiens.

*
* *

Au collège, je crois que Ouimet n'a jamais été dans la division des petits. Au contraire, moi, j'ai été bien des années l'hôte de la cour et de la salle des jeunes ; ce n'est qu'au milieu de ma seconde, et encore après un coup de tête, qu'il me fut donné de passer dans le sanctuaire des grands, en compagnie de ce pauvre William Watts, mort depuis longtemps.

Notre entrée fut d'une solennité telle qu'elle fut suivie d'un *triduum* de silence. A quel propos, me demanderez-vous ? Mes amis, vous êtes trop curieux. A moi donc Ouimet est toujours apparu un beau et grand jeune homme, peut-être un peu mou sur ses jambes, ou bien affectant une certaine allure de nonchalance : le caractère ne paraît pas avoir changé, seulement il s'est développé et fortifié. Il était froid, calme ; si j'étais bon observateur, je ne croirais pas me tromper en affirmant qu'il avait de l'ambition, qu'il comptait parvenir par lui-même, sans chercher l'appui des autres et aussi sans trop se fatiguer. Il se croyait né pour commander et il a toujours eu sur ses compagnons un certain empire qu'il n'a jamais quémanté et qu'il prenait un peu sans trop de façon. Pendant un congé, un groupe d'élèves s'était formé et ces messieurs se livraient à ce jeu qui consiste à lancer un couteau dont la lame fait angle droit avec le manche et à le piquer dans une planche. Chacun attendait son tour ; Ouimet arrive, il est d'une classe inférieure à celle de la plupart des écoliers qui font queue, mais à la première occasion, notre jeune homme range tout le monde et dit simplement : "Moi, je joue." Les autres murmurent un peu, mais ne protestent pas

plus haut. De même au jeu de paume Ouimet n'attendait pas son tour ; la première place libre, Ouimet la prenait. Il voulait arriver à tout. Il est en seconde lorsque les écoles militaires s'ouvrent dans notre pays : Ouimet quitte les bancs du collège, à Québec il prend l'uniforme des fils de Mars, conquiert ses grades et revient reprendre sa classe. En même temps il s'est fait nommer sergent instructeur de la compagnie des élèves, avec salaire ; c'est ainsi qu'il a déjà trouvé le moyen de payer sa pension et son instruction sans être trop à charge à ses parents. Ses rêves de soldat ne sont pas encore tous réalisés, la charge de capitaine lui sourit. Jusqu'alors ce grade, par la coutume, était dévolu aux finissants. Je ne sais plus à quel propos, mais le capitaine LaRocque, maintenant chanoine et curé de Saint-Hyacinthe, avait une petite difficulté avec ses soldats ; aussitôt Ouimet, porté sur les épaules de nos militaires, est élevé sur le pavois des honneurs.

Je ne saurais plus dire ce qui avait amené cette révolution, mais je me rappelle bien que l'ex-capitaine prononça un discours où il y avait de l'émotion, du mécontentement aussi ; le nouvel officier répondit avec un froid qui n'annonçait aucune émotion. On allait répliquer, lorsque le directeur, homme un peu cassant, et qui restait toujours maître de lui-même, s'interposa. "L'un a parlé, l'autre a répondu, c'est suffisant." Il ajouta : "Capitaine, conduisez vos troupes à l'arsenal, et faites déposer les armes."

Ouimet avait de grands talents ; c'était accordé par les confrères qu'il nous dominait par la rectitude du jugement. Il faisait bien toutes choses ; il ne tenait pas à travailler fort, mais il ne permettait pas facilement qu'un autre prit la première place. Dans sa classe il avait rencontré un émule aux facultés les plus brillantes, Jos. Mignault, mort après sa rhétorique en 1866, le jour de la rentrée. Si Mignault avait pu secouer son apathie, mettre un frein à sa passion pour la lecture, il aurait peut être conservé toujours le premier rang. Toutefois Ouimet ne le redoutait guère, il savait que son confrère

et ami Mignault se reposait trop souvent sur ses talents et sa facilité ; il prenait plaisir, au contraire, à le taquiner, à lui adresser même des remontrances, principalement dans les réunions des académiciens. M. le ministre, avez-vous oublié, sur le vaste théâtre où vous jouez maintenant l'un des premiers rôles, ces séances littéraires où tous jeunes et amis des lettres nous nous essayions à la composition, à la critique, à la parole même improvisée ? Ce bon vieux temps me revient souvent à la mémoire ; mon imagination aime à reconstruire ces scènes et je crois voir les acteurs avec leur physionomie, leurs regards, leur animation. Il fallait si peu pour nous enflammer, principalement lorsque vous trouviez plaisant de nous attaquer ou de nous donner la riposte avec votre flegme anglais. L'académie St-Charles tenait l'une de ses séances, un dimanche après vêpres, dans la classe de rhétorique ; là nous avions pour auditeurs très attentifs le buste de Cicéron toujours grave et majestueux, et celui de Démosthène au cou croche et regardant avec grimace l'orateur romain. Avant la fin de l'année Mignault présentait à notre critique une composition intitulée : "Le chrétien à l'heure de la mort." Le travail avait des mérites réels et l'inscription au cahier d'honneur fut votée. Mais il y avait des négligences de style, des phrases incorrectes, des fautes de grammaire. C'en est assez. Ouimet semble s'opposer à l'inscription et il reproche vertement à l'auteur cette paresse dont il est plus que temps de se corriger. Cette sortie d'Aldéric, cette charge à fond de train, comme l'appelait Mignault, fut pour ce dernier le sujet de bons mots et de satires jusqu'aux vacances. Mignault mourut avant d'avoir inscrit sa composition. M. Félix Kavanagh, président, rendit ce dernier devoir à notre ami commun, et cette composition sur *la mort du chrétien* fut lue dans la première séance publique, le 4 nov. 1866, par le secrétaire, après que le président eut fait l'éloge de ce bon et aimable élève, Joseph Mignault.

Dans une autre séance, Lonergan, encore un qui a disparu, offrait ses prémices à l'académie. Il y avait

bien de la *jeunesse* dans ce travail. Toutefois l'amitié, la camaraderie me faisait trouver bon et bien au moins l'ensemble. Ouimet, qui avait déjà donné son sentiment en appuyant beaucoup sur les parties faibles, avait fini par voter l'inscription afin d'encourager le novice littéraire. Ces dernières paroles m'avaient blessé et je prétendis qu'il fallait juger les travaux sur leurs mérites réels, et qu'à notre âge, c'était une insulte de nous voir accorder l'inscription à titre d'encouragement, comme on donne des images aux enfants. Alors Aldéric magistralement me fait la leçon, et dit qu'il n'avait pas eu l'intention de blesser qui que ce soit, que ses paroles n'ont rien qui puissent blesser, que si ma sensibilité s'est trouvée piquée, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, lui n'avait pas tort. Remarquez bien qu'il ne prouvait pas, il se contentait d'affirmer ; et ce ne fut point moi qui eus raison aux yeux des autres confrères, même à ceux de Lonergan. Pourtant ce dernier ne voulut jamais mettre au cahier d'honneur cette composition.

Ouimet a toujours partagé les prix de sa classe avec Mignault. Ils étaient lions tous deux, ils partageaient en frères, mais ils ne permettaient point aux autres de toucher aux premiers et aux seconds prix.

Nous nous sommes rencontrés sur les mêmes bancs en philosophie : c'est alors que je compris mieux que Ouimet était un bon compagnon, et qu'il aimait souvent la gaieté. Il ne resta point longtemps et il partit pour le monde avant la fin de sa dernière année. C'est tout dernièrement qu'il me fit connaître la raison de ce brusque départ, que nous avons attribué à l'amour de l'indépendance et au désir de gagner du temps, comme c'était un peu la mode en ce temps-là. Sur la galerie du presbytère à St-Rose avec M. le curé Graton, qui s'acheminait vers le tombeau, nous parlions de l'ancien supérieur Tassé, mort quelques mois auparavant. M. Ouimet donnait son appréciation de cet homme, qui occupe une si grande place dans l'histoire de Ste-Thérèse. Il rendait justice à ses talents, à sa science, son énergie, son esprit de justice et même à cette sévérité qu'il n'osait trop louer sans la blâmer. C'est

qu'il avait toujours conservé sur le cœur, l'effet d'une parole de M. le supérieur Tassé. "Cependant, ajouta-t-il, lorsque j'y songe, cette parole, qui m'a blessé, m'a fait un grand bien, m'a fait homme de bonne heure. Mes parents n'étaient pas riches et ils avaient laissé certains comptes non réglés. Un matin M. Tassé s'en vint à moi. Il n'était pas d'humeur gaie, on devinait un homme aux prises avec des paiements. "Ouimet, votre père doit ; allez à Ste-Rose et rapportez le montant de ces comptes !" Je trouvai cela raide, dur. Pendant longtemps je demeurai absorbé, la tête inclinée sur la poitrine. Quand je me redressai en soupirant, je compris qu'en ces dix minutes j'avais vieilli de dix ans." Ouimet ne revint plus. Son père était malade, et avant de prendre le chemin de la ville, le jeune Aldéric qui se préparait à l'étude du droit, remplaça son père, il prit les mançons de la charrue, fit les semailles comme le vrai fils d'un cultivateur.

Dans le monde comme au collège il sut se suffire à lui-même. Tout en étudiant le code, il se fit journaliste et la *Minerve* était heureuse naguère de le mettre au nombre de ses anciens rédacteurs. Sa carrière a été rapide, elle est connue. Avocat, il se distingue au barreau par la solidité de son argumentation et le défunt juge Mousseau nous disait que tous les discours de M. Ouimet étaient un syllogisme. Aux élections de 1873, la veille même de la présentation des candidats, il n'était pas encore question de M. Ouimet pour le comté de Laval. Au dernier moment, à la mode l'ancien écolier, M. Ouimet annonce qu'il est sur les rangs pour briguer les suffrages du peuple, et il est élu, et depuis il a toujours été le député de son comté natal. Dans un âge peu avancé il a été nommé président de la chambre ; enfin un portefeuille lui a été confié. Tout lui semble arrivé, menagé par une providence spéciale : la fortune, les positions, les honneurs, et Dieu lui avait préparé une épouse vraiment chrétienne qui sait faire son bonheur et l'aider à marcher dans le droit chemin. L'été dernier j'ai rencontré M. Ouimet, que je n'avais guère revu depuis des années. On s'aperçoit bientôt que

M. Ouimet a lu, étudié, surtout qu'il a observé et médité ; toujours grave, il me surprendrait s'il n'était point franc et qu'il cherchât à nous en imposer. Je n'avais pas entendu M. Ouimet parler sur le husting depuis 1878, dans l'île Ste-Hélène ; je l'ai écouté il y a deux ans. Mais alors il n'avait point pris la parole dans une assemblée publique depuis cinq années, la position de président de la chambre lui fermait la bouche ; je l'avoue, je fus désappointé ;—c'était bien l'orateur qui commande le respect, l'attention, qui sait raisonner, mais la phrase était incorrecte, l'élocution difficile. Il doit être toujours d'un grand froid, ce qui n'empêche pas d'être un bon *debater*, me dit-on. Il n'y a pas longtemps, sur un convoi, je prêtai l'oreille à une conversation animée entre des députés qui se rendaient à la capitale après une courte vacance.

Ils parlaient des misères que les amis anglais faisaient aux ministres canadiens-français et comme quelques-uns de ces derniers, piqués au vif, "se laissent emporter. " Et Ouimet, osais-je dire. — Oh ? pour celui-là, me répondit l'un d'entre eux, j'aimerais voir nos braves Saxons lui enfoncer davantage les éperons, afin de le faire sortir de son flegme ; alors nous pourrions juger ce qu'il peut faire. " J'espère que l'honorable Ouimet, dont l'ambition ne saurait plus chercher de satisfaction que dans l'accomplissement de belles et grandes actions fera honneur à sa race. S'il a cherché le pouvoir, ce doit être pour faire le bien ; j'en crois à mon cœur et à sa parole, car je veux terminer par un mot de lui : " Le jour et l'heure où je ne pourrai plus servir mes concitoyens et leur gloire, je me retirerai. Je ne tiens pas tant au pouvoir que le croient quelques-uns peut-être, mais quand je tomberai, je veux tomber noblement et comme un homme de cœur. " Je suis tenté d'ajouter : " Qu'il en soit ainsi. "

* * *

M. G. A. Nantel, un peu plus jeune que M. Ouimet, est un autre Térésien arrivé dans un âge où les autres

attendent patiemment leur tour. M. Nantel a peu changé de caractère et d'allure. Nous avons pu le suivre plus facilement ; d'abord il était plus près de nous, ayant longtemps habité St-Jérôme où le curé Labelle aimait à nous attirer, et dans St-Jérôme il est plus aisé de rencontrer les connaissances que dans la grande ville de Montréal ; puis ses accointances avec notre supérieur, un frère aîné qui a joué auprès de lui le rôle d'un père, l'amenaient assez souvent près de nous. Les rapports de confrères, même de camaraderie, n'ont jamais été tout à fait interrompus. Au collège, Nantel était, comment dirais-je bien ? une bonne pâte d'écolier, belle intelligence, tête de mulet parfois, toujours bon cœur. Nature portée au sommeil, pourtant il aimait à faire ses devoirs et à les faire bien. Il avait de l'ambition, mais souvent il fallait la réveiller. Il avait des talents, mais pour produire beaucoup, ces talents avaient besoin d'être fécondés par le travail. Nantel eut le bonheur de rencontrer en seconde et en rhétorique un professeur qui avait le don de fasciner ses élèves, de leur communiquer son ardeur, de leur passer ses propres ambitions ; c'était au point que ces élèves, un peu infatués d'eux-mêmes, devenaient assez maussades. Ce professeur est vicerecteur de l'université-Laval à Montréal. M. Proulx avait donc la puissance d'enlever, d'entraîner ses disciples, de leur inspirer avec le goût de la littérature la passion du travail. Presque tous devenaient de rudes piocheurs, étant convaincus que le succès dépendait d'eux-mêmes, d'une volonté énergique. Par les progrès qu'il fit, Nantel montra qu'il parviendrait à dompter sa plume et la parole. Toutefois le travail ne lui était pas facile, mais il ne se décourageait point, se répétant sans cesse que *fabricando fit faber*, puis il voulait tant devenir un polémiste et dans le journal et sur les hustings. Qui sait ? peut-être entrevoyait-il dans le lointain les banquettes de nos chambres d'assemblée.

Sorti du collège, il ne perdit point le temps : il étudia le droit, s'essaya dans le journalisme, un peu par goût, beaucoup peut-être pour garnir son gousset de cet argent

mignon dont tout le monde reconnaît la douceur et l'utilité. Pour se créer un avenir, si éloigné qu'il fût, Nantel alla se fixer à St-Jérôme, sa propre paroisse. Ici l'avocat s'éclipse passablement et, presque seul, l'écrivain commence à faire sa marque. Outre le travail et le talent, Nantel eut pour l'aider à trouver sa voie une certaine providence dans le curé Labelle qui se fit son ami, son Mentor, et en M. Chapleau qui le prit sous son égide, tout en utilisant les talents et l'influence naissante du journaliste pour augmenter ou au moins conserver la sienne. Après quelques années Nantel avait gagné beaucoup en connaissances et en style. Plusieurs questions importantes, entre autres l'agriculture et la colonisation, lui étaient devenues familières, il en parlait en maître comme son ami, le curé de St-Jérôme. Sa plume acquérait de l'aisance, le style devenait plus correct, plus précis, la phrase mieux tournée gagnait en concision.

Les circonstances, qui font souvent les hommes, ne tardèrent pas à amener M. Nantel dans la politique active ; il fut député à la chambre des communes à Ottawa l'espace d'une lune, puis il passa à l'assemblée législative à Québec ; maintenant il est commissaire des travaux publics.

Le 4 novembre dernier, l'honorable M. Nantel venait pour la première fois depuis qu'il était ministre, rendre visite à son frère et à son *Alma Mater*. Nous fûmes heureux de saluer un ancien qui faisait honneur à son collège. M. Nantel profita des circonstances pour témoigner sa gratitude à ses anciens professeurs, à l'institution qui lui a donné la vie intellectuelle, et l'a formé aux luttes ; il lui fit honneur de tous ses succès dans la société. Il s'éleva plus haut : dans un discours vraiment remarquable il défendit le cours classique et réfuta d'une manière magistrale les accusations que l'on venait encore répéter contre ce vieux système d'éducation qui résiste depuis près de deux siècles à toutes les attaques.

J'ai dit que M. Nantel n'a point changé. En effet, si les cheveux ont grisonné, le cœur est resté jeune ;

ministre est toujours bon camarade, il oublie facilement la position, les soucis, les intérêts pour se donner un quart d'heure de répit. Jadis il laissait à la porte l'étude les noires inquiétudes et l'application et il se laissait hardiment au jeu de paume et au *far niente* sur les allées, en dépit de la surveillance. Dans les classes de philosophie et de sciences, il ne se laissait point troubler longtemps par les difficultés. Si un problème de mathématiques paraissait un peu rude, il jetait un coup d'oeil sur Hamel ; celui-ci semblait entrer dans une profonde méditation et répondait à l'instant : " Ça c'est pour les étrangers," et tous deux passaient par-dessus. Mais le principe ils ne regardaient comme étant de leur juridiction que les seuls problèmes qui n'allaient pas au delà des quatre règles, qu'ils soutenaient être le fondement nécessaire et inébranlable de tout calcul. Ils sont aujourd'hui plongés dans les chiffres tous deux, et je me demande si parfois ils n'ont pas regretté d'avoir négligé d'apprendre sur les bancs des philosophes tous les mystères du binôme de Newton et de découvrir les secrets de la table des logarithmes que Hamel prétendait leur avoir lue, mais dans une traduction anglaise. Nantel et Hamel étaient deux amis qui avaient plus d'un point de ressemblance. L'un et l'autre n'aimaient guère à s'exciter et n'arrivaient pas souvent aux émotions, les efforts leur coûtaient et ils avaient un commun penchant pour le repos sur le vert gazon. Comme les vieillards, j'aime, les anecdotes, j'en risque une. Votre serviteur remplaçait le préfet des études, nommé supérieur depuis peu et remplaçait les séances : il avait donné à ces deux copains quelques scènes du *Cid* comme exercice de déclamation. Le professeur avait beau exciter ses élèves en recourant à tous les conseils, aux paroles vives, aux reproches, Nantel et Hamel restaient froids comme des marbres. Enfin, j'espère que sur le théâtre, en face du public, ils se débarrasseraient de leur léthargie. Je les risque. Va-t'en dire s'ils viennent ! Nantel, sur le ton d'un homme qui se demande à son voisin " dors-tu ?" s'adressant à son interlocuteur, récita machinalement, sans accent ni sentiment,

ni ton, le beau vers de Corneille : " Rodrigue, as-tu cœur ? " Hamel, qui n'avait jamais été moins à son aise, répondit en se grattant le genou, comme si cela ne regardait pas : " Tout autre que mon père l'éprouve sur l'heure. " L'effet fut admirable, l'auditoire éclata de rire.

Le printemps dernier, M. Nantel alla prononcer un discours à St Jean, la patrie d'Hamel. Les amis de Hamel, trois fois ne s'étaient revus qu'à de longs intervalles, comme ils ne nagent point dans les mêmes eaux profondes, je crois qu'ils ne sont pas portés à trop d'admiration quand il s'agit d'apprécier les efforts oratoires sur les questions aussi débattues. Dans une visite, Hamel m'exprimait sa joie de voir Nantel élevé bien haut et un peu sa surprise des progrès qu'il avait faits : " Si tu bien qu'il s'excite, qu'il se fâche même ; franchement j'étais tenté de croire qu'il avait des convictions. " Hamel n'avait pas oublié la scène du Cid.

M. Nantel a des années devant lui, attendons pour le juger, mais souhaitons-lui succès. Qu'il continue à travailler, il a trouvé là " le rameau d'or " qui ouvre à Hamel les champs Élysées. Pour finir comme j'ai commencé, je crois que si M. Nantel a une grande puissance de travail, il possède aussi le don de réparer vite et facilement ses forces enlevées par la fatigue. Quand, épuisé, il s'est couché " à demain les affaires sérieuses, " il jette voluptueusement la tête sur son oreiller et bientôt il dort de ce sommeil profond qui ressemble tant à celui du juste.

* * *

Je pensais ces choses l'automne dernier, et je me proposais de les écrire. Je me doutais qu'on dirait, au moins qu'on penserait, que je suis un moine prêchant pour son couvent. Que répondre à cela ? c'est si près de la vérité ! J'aimerais à me faire l'historien de mon collège ; mes anciens confrères, mes élèves, je les porte tous dans mon cœur, sans que cela paraisse trop. Je les suis de loin, et les accompagne dans les sentiers où ils grimpent, et s'en

vois tomber, je m'attriste, comme aussi je bats des mains, lorsque les palmes, les lauriers pleuvent sur eux ou moins. Pendant que je prenais ces notes, j'admirais volontiers mon élève et ami, A. E. Poirier, plaidant devant un juge et des jurés et sauvant un pauvre accusé, peut-être bien coupable, mais son éloquence chaleureuse, pathétique, rappelant les temps des Drummond et des Laplante, faisait verser des larmes et quand des hommes peuvent retenir leurs pleurs, il leur est bien difficile d'envoyer un infortuné à l'échafaud ou au pénitencier. Rocher Lemieux brillait en même temps et dans la même cause. Auguste Bourbonnais s'offrait comme victime sur l'autel de la patrie, P. Leclerc entraît au parlement et tout aussitôt dominait de la tête tous les fiers fils d'Albion : "C'est une domination comme une autre et quand on peut garder ses adversaires du haut de sa grandeur, on ne se laisse point marcher sur les orteils. En descendant les degrés de la vie, je voyais à la tête de clubs ou cercles importants deux jeunes Térésiens, Éphrem Taillefer et Gustave Boissonnault. Ces jeunes ont déjà donné des fruits prometteurs encore plus. Si par mes vœux je pouvais retarder leurs succès, ils arriveraient vite, trop vite peut-être. Qu'ils prennent leur temps, achèvent de se former, qu'ils soient de bons chrétiens, deviennent de grands citoyens et ils mériteront l'honneur et la gloire de leur *Alma Mater*."

S. ROULEAU, Ptre.

PETITE CHRONIQUE

PAQUES, 2 avril.— Ce matin, joie parfaite ; elle brille sur toutes les figures, comme elle rayonne dans tous les cœurs, comme elle éclate dans toute la nature : immense alléluia de la résurrection du Fils de l'homme, gage et modèle de la nôtre. Ce pâle reflet de la joie qui retentit au ciel, est pourtant une expression fidèle de l'unanime sentiment des cœurs chrétiens. Avec la résurrection du

Christ vainqueur de la mort, tout dans le monde ren
à la vie : *surrexit extincor necis !*.

A la messe et au salut, le chœur des élèves a dor
les morceaux suivants : *Vidi aquam* de Novello ; *Me*
en l'honneur de S. Joseph, par J. Wiegand. *Alleluia*
Lambillotte ; *Ave Maria* de Fowler ; *Tantum ergo*
Bordèse.

A LA SOCIÉTÉ DUCHARME, 6 avril. — Jeudi, le 6 av
la société Ducharme accomplissait sa promesse : elle d
nait sa séance publique annuelle, dont elle faisait hom
ge à M. le curé. M. Vaillancourt succède donc à
Charlebois dans tous ses titres et privilèges : *hono*
onus.

L'ordre du jour appelait devant les débats de la socié
la question suivante : " En 1770, la France doit-elle
" tervenir, par la force des armes, contre les puissanc
" coalisées pour anéantir la Pologne ? " H. Ledoux et
Latour appuient la négative contre E. Lefebvre et
Geoffrion. La question est débattue avec calme et dig
té et non sans de bonnes raisons de part et d'autre.

Cependant, malgré l'impérieux devoir qui commande
à la France d'aller soustraire la malheureuse Pologne à
rapacité russe et prussienne, malgré l'honneur incom
rable d'aller *vaincre ou mourir* en héros en défenda
une cause sacrée, la société Ducharme confirma le ver
de l'histoire. La Pologne fut abandonnée, et, comm
bien l'on sait, le *ve victis !* ne lui fut pas épargné.

M. le curé adressa quelques paroles de félicitation au
orateurs du jour, et remercia nos musiciens de leur be
vouloir à donner à toutes nos fêtes, et en particulier au
fêtes de l'église, la note d'agrément, le cachet de solenn
té dont les paroissiens de Ste-Thérèse s'honorent et s'éd
fient à bon droit.

LA MILICE, 13 avril. — Si l'on en juge par le retou
périodique des mêmes événements, les exercices militair
font désormais partie du cycle annuel de nos évolution
scolaires. En avril, non seulement la terre sèche et pou
dreuse nous est rendue, mais une, deux et même trois
compagnies de fantassins se forment, et puis ce sont de

œuvres en tous sens, d'hommes grands et petits marchant ferme et droit le corps, et faisant vibrer en cadence tout ce qu'ils foulent à leurs pieds.

Je loue le dévouement des chefs, j'admire l'attitude derrière de leurs bataillons. "J'aime l'état militaire, comme dit la chanson, oh ! c'est un bel état." Je l'aime tout parce qu'il favorise l'exercice corporel et repose l'esprit, parce qu'il forme à la bonne tenue et prédispose à l'étude. Faut-il conclure de là que tout le monde doit devenir soldat, comme on le veut en France et ailleurs ? Je ne le crois pas ; car les hommes n'ont pas été créés pour s'entre-tuer, mais pour s'entr'aimer. Le militarisme en France, du reste, n'est pas la plaie de notre pays, c'est le vice !

VISITE DU R. P. DAIGNAULT, 17 avril.— Le R. P. Daignault, missionnaire et ex-préfet apostolique du Zambézi, nous fait, ce soir, l'honneur de nous visiter. Il s'est pressé de répondre à l'invitation de M. le supérieur ; nous revient à Ste-Thérèse après vingt-cinq ans d'absence, portant les marques manifestes de son pénible apostolat d'Afrique, heureux de pouvoir se retrouver, de vivre un jour au milieu d'anciens confrères et amis de son collège.

Dans la veillée, à 7½ heures, le R. P. Daignault est venu voir les élèves. Après un air de musique, un élève de philosophie, E. Lefebvre, donna lecture d'une courte allocution, dans laquelle, après avoir souhaité à un frère de la plus cordiale bienvenue sous le toit térézien, il dit : "Mon R. Père, nous sommes trop jeunes, il est vrai, nous n'avons pas vécu assez longtemps à Ste-Thérèse pour interroger notre mémoire et rappeler les heureux souvenirs que votre séjour a pu laisser au foyer térézien. Mais la tradition rapporte qu'un jour un jeune élève de rhétorique, touché des maux de l'Église et épris d'une sainte ardeur, interrompit soudain le cours de ses études pour voler à la défense de Rome menacée dans sa liberté, pour se faire soldat du Saint-Père. Esprit chevaleresque et cœur intrépide, lorsqu'il lui fallut, par la force des circonstances, déposer les

"armes du zouave pontifical, il ne renonça pas to
 "fait à la carrière militaire: le soldat du Pape s
 "soldat du Christ lui-même en s'enrôlant dans cette b
 "Compagnie de Jésus, qui combat toujours à l'avant-g
 "de l'armée chrétienne. Il ne s'en tint pas encore
 "et Dieu sait si ce jeune homme, devenu son minis
 "ne poussa pas l'ardeur à son service jusqu'à courir
 "martyre en demandant à ses supérieurs la permiss
 "d'aller évangéliser ces terres inhospitalières de l'Afri
 "inconnue, où un climat meurtrier et la dent des b
 "fauves le disputent à la cruauté de ses habitants.

"Mon Père, après ce long chemin parcouru, après
 "carrière si méritoire et si bien remplie, vous nous r
 "nez à Ste-Thérèse. Nos supérieurs se glorifient
 "vous compter pour leur enfant; et nous, vous pou
 "croire si nous sommes heureux de faire votre conn
 "sance, de vous entendre nous parler de vos lointai
 "et périlleuses missions, d'admirer vos vertus et
 "édifier de votre courage et de votre dévouement."

Pris à l'improviste, comme il le disait, le R. P. Da
 gnault ne laisse pas d'exprimer en termes heureux
 émus sa reconnaissance pour les bonnes paroles qu
 vient de lui adresser et son bonheur de revoir
 Thérèse après une si longue absence. Il chercherait
 vient à reconnaître les traces extérieures, le corps de
 ancien collègue, "mais l'âme de mon *Alma Mater*, ajout
 t-il, je la retrouve tout entière, car elle n'est point ch
 gée." Il nous parla ensuite du pays du Zambèze, de
 nature des missions africaines, de l'état de barbarie e
 ténèbres où sont encore plongées les populations d'A
 que, de la perspective rien moins qu'attrayante offerte
 missionnaire de ces régions. Puis il termina en fai
 un appel chaleureux à notre esprit de foi. La soif d'Ét
 âmes dont son âme d'apôtre est dévorée, se manifesta
 dans toute ardeur, et sa parole se fit communicative po
 nous l'exprimer. Les fatigues, les dangers, les ennuis
 toute sorte ne le rebutent pas; le Père Daignault espè
 même y trouver un appât particulier pour capter quelqu
 âmes d'élite dans nos collèges, et retourner ainsi da

missions d'Afrique, emmenant avec lui de nouveaux
Pape s'ers pour recueillir l'abondante moisson qui péric
cette l's (1).

ASSE DE RHÉTORIQUE, 18 avril.— Aujourd'hui les
s de rhétorique nous rendent participants de leurs
intimes. A la messe, ils ont célébré dans leurs chants
combats à la gloire de l'auguste patron de l'éloquence
tienne, S. Jean Chrysostôme; ils présentent, en classe,
hommages à leur dévoué professeur; et, ce soir après
uper, ils nous convient à une séance littéraire et musi-
dont voici le programme en abrégé : 1ère partie, *Atha-*
es 3 premiers actes); 2ème partie, l'*Avaro* de Molière
aits); puis, sous forme d'intermèdes : *Violon, flûte,*
t, piano. Tous les élèves de la classe apportent
contingent de savoir-faire, soit dans la diction, soit
la musique. La séance dure deux heures, mais
pas trouvée longue : tant il est vrai que l'on goûte
ours un nouveau plaisir à entendre redire les beaux
s de Racine et jouer la comédie classique de Molière.

SERVICE ANNIVERSAIRE DU RÉV. M. CHARLEBOIS, 27
il.— Il y a eu un an hier que nous avons fait les
raillies du cher et regretté M. Charlebois. Son ser-
anniversaire est chanté aujourd'hui, 27 avril. Les
diens de Ste-Thérèse, qui se sont souvenus souvent
leur vénéré curé depuis sa mort, en faisant chanter
leurs messes pour le repos de son âme, sont venus, ce
in, témoigner de leur reconnaissance et de leur cons-
e affection à son égard.

messe a été chantée par le révérend M. Aubin,
de Ste-Rose. MM. Cloutier et Quesnel, vicaires
Ste-Rose et de Ste-Scholastique, ont fait l'office de
sacre et sous-diacre.

étaient présents au chœur : MM. J.-Bte. Lemonde,
de St-Janvier; J. Lonergan, curé de Ste-Brigide,
; H. Lecourt, curé de la Longue-Pointe; A.

Nous pourrions donner textuellement l'intéressante
rence du R. P. Daignault d'après une sténographie de
ques élèves, M. Bernard, P. Cousineau, E. Groulx;
ace nous manque pour le faire.

- Sauvé, de l'archevêché d'Ottawa ; C. Larocque, curé de Louis, Montréal ; A. Corbeil, vicaire de Ste-Cunégonde, Montréal ; A. Carrières et O. Lachapelle, vicaires de St-Charles, Montréal ; L. Cousineau, de l'archevêché ; A. Barcelo, de Ste-Brigide, et J. Proulx, de St-Louis, Montréal.

A LA SOCIÉTÉ DUCHARME, DERNIÈRE SÉANCE, 27 AVRIL 1900.
Je me suis embarqué dans la galère de Sganarelle acceptant de faire le rapport de cette séance. Mais je me console en pensant que je serai bientôt au paradis. "Car les meilleurs récits sont toujours les plus courts." F. COP...

Hier, nos philosophes finissants faisaient leurs adieux à la société Ducharme. Dans nos murs, elles sont encore vivaces ces touchantes traditions du passé ! les coutumes du vieux collègue les ont respectées. Cette année dernière la séance fut solennelle. Nous avions pour auditeurs, Messieurs les abbés Barcelo, H. Cousineau, Sylvio Corbeil, aussi un ancien confrère, Gustave Boissonneault, dont me rappelle la parole vibrante et les heureuses impressions de naguères. Il était venu, disait-il, "donner une prière avec une larme" à notre regretté M. Charbonneau, à l'occasion de son service anniversaire, saluer l'Alma Mater et nous donner une cordiale poignée de main.
Sur l'invitation de notre président, il prit la parole. Même feu qu'autrefois, diction facile, l'esprit a mûri, les idées sont plus larges. Travailleur infatigable, il avait le droit de nous donner quelques conseils. De l'improvisation j'ai retenu deux idées : 1° au sortir de l'Alma Mater, il faudra marcher seul dans la vie, braver parfois les affections du cœur ; 2° en face des attaques dirigées contre les études classiques, nous devons réformer notre langage, châtier nos expressions, sortir de l'ornière de la routine, faire taire par une application soutenue à l'étude les clameurs de nos ennemis. *Brava ! exempla trahunt.* Non seulement ce confrère parle, mais il agit, on l'a vu à l'œuvre comme président du cercle de la Ville-Marie. Non seulement il agit, mais il veut faire agir les autres, puisqu'il a invité nos professeurs, m...

eurs Rouleau et Corbeil, à donner des conférences à ce cercle.

Monsieur S. Corbeil, directeur de la société, répondit à un ancien élève. Ce conférencier attrayant, que tous nous connaissons, possède les qualités d'un brillant orateur. Réfutant les accusations portées contre les études classiques, il compara les deux enseignements à deux muses : l'une au regard inspiré, austère, scrutant les horizons du ciel ; l'autre plus belle de forme peut-être, mais regardant la terre. Sous cette gracieuse allégorie, qui ne reconnaît l'enseignement classique élevant l'âme vers son ultime fin, Dieu, et l'enseignement utilitaire demandant à la terre des biens périssables ? "Quelle muse voulez-vous choisir ?" conclut l'orateur. Pour moi, je choisis avec empressement la muse classique...

A ce moment nos philosophes entrent en lice. Ils rompaient une dernière lance devant notre société.

Le vice-président, Eug. Lefebvre, parla d'un cœur attendri ; on sentait en lui un frère quittant d'autres frères. Sa parole chaude, châtiée lui attira plus d'un applaudissement. Notre trésorier, A. David, se sauva avec un rapport de finances. Toujours modeste ce brave confrère ! il se comparait au serviteur de l'Évangile qui avait enfoui son talent, "mais plus malheureux, ajoutait-il, en voulant trop gagner j'ai tout perdu." Ses adieux furent pétillants d'esprit, assaisonnés d'un sel gaulois dont il a bonne provision. Jos. Roussil fit un bout de morale pratique. Notre président Henri Ledoux débuta par des félicitations aux orateurs précédents, puis il nous montra la marche progressive de la société pendant la présente année — "Plusieurs confrères, disait-il, vous disent un simple au revoir ; c'est un long adieu que je vous fais, je m'en vais servir la cause canadienne aux États-Unis."

Partez donc, confrères aimés. Allez où Dieu vous appelle, allez défendre les bons principes et faire honneur à votre *Alma Mater*.

ARTHUR GEOFFRION.

(Philosophie.)

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS D'AVRIL**PARFAITEMENT-BIEN.**

A. David, H. Deschambault, A. Ethier, Z. Nepreau, Z. Perrault, J. Roussil, Z. Alarie, A. Ouimet, C. Lacasse, A. Chauret, E. Lauzon, U. Demers, L. Martin, A. Emery, W. Kennedy, J. B. Bertrand, L. Bélanger, E. Cousol, J. de Lamothe, Z. Filion, E. Labelle, A. Messier, S. Ouimet, A. Ouimet.

TRÈS BIEN.

A. Benoit, S. Gascon, E. Lefebvre, S. Lonergan, A. Blondin, A. Lawlor, J. Lalumière, A. Brosseau, J. de Lamothe, A. Graton, V. Joannet, A. Lalande, A. Taillefer, A. Gauthier, W. Ste-Marie, D. Chaumon, E. Des Lauriers, D. Filiatrault, J. F. Filiatrault, A. Francoeur, J. Isabelle, B. Langlois, Z. Potvin, P. E. Rochon, S. Cloutier, Z. Dupras, H. Laurandeau, O. Lauzon, E. Longpré, G. Rochon, A. Desroches, Z. Graton, E. Hébert, G. Piché, A. Labelle.

PRESQUE TRÈS BIEN.

P. Cousineau, R. Cadieux, H. Ledoux, C. Racine, S. Barrette, J. Dion, J. Godin, L. Graton, A. Langlois, J. Lorrain, D. Lorrain, J. Mignault, A. Savignac, U. Labelle, L. Lapointe, A. Papineau, A. Valois, F. X. Bastien, A. Clairoux, E. Dubois, J. M. Filiatrault, J. Pag', E. Saucier, A. Ste-Marie, Z. Thérien, A. Demers, L. Dubois, A. Bastien, J. Bourgeois, E. Coursol, J. Gauthier, R. Lauzon, J. Lavigueur, A. Roger, A. Bourvrette, A. Chamberland, A. Demers, J. Desjardins, J. Gauthier, J. Guenette, J. Kimpton, J. Lonergan, A. Neveu, A. Dion, A. Labelle, C. Curry, D. Dorais.

PREMIERS DE SEMAINE**PHILOSOPHIE.**

Philosophie morale.—1ers P. Cousineau et David ; A. Ethier et H. Leroux ; 2e E. Lefebvre et E. Lauzon ; 3e J. St-Amour.

Trigonométrie.—1ers M. Bernard, H. Ledoux, Z. Neveu, P. Cousineau ; 2e Laplante ; 3es Deschambault et S. Gascon.

Physique.—1ers H. Ledoux et J. Roussil ; 2e A. David ; 3e A. Ethier ; 4es P. Cousineau et Z. Nepveu.

RHÉTORIQUE.

Composition française.—1er A. Julien ; 2e J. Mignault ; 3e A. Fauteux ; 4e J. Morin.

Thème.—1er J. Mignault ; 2e H. Longpré ; 3e Z. Alarie ; 4e L. Graton.

Histoire du Canada.—1er O. Lorrain ; 2e C. E. Marchand ; 3e A. Ouimet ; 4e E. Lapointe.

Histoire littéraire.—1ers J. Lorrain et L. Boileau ; 2e J. B. Aubry ; 3e J. Dion ; 4e A. Ouimet.

SECONDE.

Composition française.—1er S. Dulude ; 2e A. Fauteux ; 3e S. de Lamothe ; 4e J. Drouin.

Version grecque.—1er J. Drouin ; 2e V. Joannet ; 3e L. Lacasse ; 4e A. Lalonde.

Histoire moderne.—1er A. Forthier ; 2e A. Taillefer ; 3e J. Drouin ; 4e A. Papineau.

Anglais.—1er S. Drouin ; 2e J. Barsalou ; 3e A. Lalonde ; 4e C. Lacasse.

TROISIÈME.

Vers latins.—1er A. Gauthier ; 2e C. Lafortune ; 3e E. Corbeil, J. M. Filiatrault, E. Saucier, J. St-Jacques, Z. Thérien.

Version latine.—1ers E. Corbeil, J. M. Filiatrault ; 2e A. Gauthier ; 3e E. Dubois ; 4e C. Lafortune.

Version grecque.—1er E. Morin ; 2e C. Lafortune ; 3e A. Gauthier ; 4e J. M. Filiatrault.

Anglais.—1er J. St-Jacques ; 2e C. Lafortune ; 3e E. Saucier ; 4e A. Boileau.

QUATRIÈME.

Thème latin.—1ers G. Thérien, P. E. Rochon et L. Dubois ; 2e D. Lachaine ; 3e Th. Legault ; 4e A. Graton.

Thème français.—1er G. Thérien ; 2es A. Langlois, J. Filiatrault et J. Isabelle ; 3es E. Desjardins et L. Dubois ; 4e P. E. Rochon.

Grec.—1ers Z. Potvin et A. Savignac ; 2es A. Demers et L. Dubois ; 3e A. Langlois ; 4es P. E. Rochon et A. Franceur.

Anglais.—1er C. Breton ; 2e A. Langlois ; 3es Z. Potvin et J. Filion ; 4e P. E. Rochon.

CINQUIÈME.

Thème latin.—1er G. Rochon ; 2es W. Kennedy et L. Groulx ; 3es R. Lauzon, A. Emery et Er. Bernier.

Version latine.—1er G. Rochon ; 2es L. Groulx et W. Kennedy ; 3es Er. Bernier, Al. Emery et R. Lauzon.

Histoire grecque.—1ers L. Groulx, G. Rochon, A. Laferrière, W. Couture et Jos. Hurtubise ; 2es W. Kennedy et L. Desroches.

Arithmétique.—1ers Al. Emery, W. Kennedy et Jos. Lalumière ; 2es L. Desroches et G. Rochon.

SIXIÈME.

Thème latin.—1er Z. Filion ; 2e J. Kimpton ; 3es E. Coursol et I. Verschelden ; 4e L. Cousineau.

Thème français.—1er L. Bélanger ; 2e L. Cousineau ; 3e I. Verschelden ; 4e H. Lévêque.

Histoire Sainte.—1er A. Chamberland ; 2e I. Verschelden ; 3e E. Coursol ; 4es O. Chapleau et H. Lévêque.

Anglais.—1er A. Messier ; 2e I. Verschelden ; 3e A. Chamberland.

COURS PRATIQUE (1ère Division:)

Grammaire française.—1er A. Hébert ; 2e A. Dion ; 3e F. Filion ; 4es P. E. Alarie et E. Jasmin.

Anglais.—1er A. Labelle ; 2es P. E. Alarie et A. Hébert ; 3e W. Hurtubise ; 4e Al. Labelle.

Tenue des livres.—1er Ad. Labelle ; 2es A. Hébert et O. Chartier ; 3es Al. Labelle et E. Jasmin.

Sténographie.—1ers Ad. Labelle et P. E. Alarie ; 2e W. Hurtubise ; 3e A. Dion ; 4e O. Chartier.

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.
